

La nouvelle revue du travail

20 | 2022

L'autre travail éducatif

Recensions et notes de lecture

Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat, *Hier, journalistes. Ils ont quitté la profession*

SAMUEL LAMOUREUX

<https://doi.org/10.4000/nrt.11789>**Référence(s) :**

Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat, *Hier, journalistes. Ils ont quitté la profession*, Éditions Entremises, 2021, 126 p.

Texte intégral

- 1 Pourquoi les journalistes français quittent-ils leur profession ? Mais surtout : pourquoi le font-ils de plus en plus ? Et ceux qui font le choix de partir, que deviennent-ils ? Pour répondre à ces questions, les chercheurs Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat ont effectué une recherche qualitative avec 55 journalistes français recrutés surtout sur les réseaux sociaux. Le résultat se déploie dans un livre très court de sept chapitres, le tout accompagné de deux annexes consacrées à la méthodologie et à la bibliographie.

Des départs plus tôt, plus vite

- 2 Dès le premier chapitre, les auteurs, sans même présenter un seul concept ou une revue de littérature – ce qui se défend dans le cadre de la publication d'une étude qui se veut accessible au plus grand nombre – plongent directement dans leur sujet, qui est celui de la sortie du métier des journalistes français. Nous savons que le nombre de journalistes détenteurs de la carte de presse a subi un recul d'environ 9 % depuis onze ans. Toutefois, la démarche des auteurs n'est pas quantitative, mais bien qualitative : ceux-ci ont échangé par courriel, parfois en entrevue semi-dirigée, avec plusieurs dizaines de journalistes, pendant quelques semaines pour comprendre leurs expériences. Cette première étape sert



donc à broser un portrait de ces personnes qui quittent la profession, ou qui sont en train de planifier leur sortie.

- 3 Le premier constat de ce chapitre concerne, et c'est pour les auteurs une surprise, l'âge des sortants. Alors qu'au début des années 2000, des chercheurs pouvaient parler du « blues de la quarantaine » (p. 18) chez les journalistes, vingt ans après, plus de la moitié des participants de l'étude ont moins de 35 ans, et une grande partie moins de 30 ans. Cela conduit les auteurs à expliquer l'accélération du changement d'orientation par le désenchantement qu'éprouvent les journalistes vis-à-vis de leur profession, un désenchantement qui se produirait dès l'entrée sur le marché du travail.
- 4 Le deuxième constat de ce chapitre porte sur le genre des sortants, qui sont en fait des sortantes. Les femmes représentent en effet les deux tiers des journalistes de l'échantillon. Cela peut s'expliquer de plusieurs façons : d'une part, les femmes quarantenaires semblent incapables d'atteindre la retraite tant leur activité les a épuisées ; d'autre part, subissant la pression au renouvellement des effectifs, certaines sont alors « poussées » (p. 19) hors de la rédaction. Pour les plus jeunes, peut également s'ajouter une pression venant de l'impossible conciliation travail-famille ou encore la nécessité d'échapper au harcèlement sexuel.
- 5 Le troisième constat concerne l'origine sociale. À rebours des études qui dépeignent les journalistes comme provenant tous du même milieu privilégié, les auteurs montrent que les sortants ont une origine sociale très diversifiée, et surtout qu'ils s'identifient à certaines « couches moyennes intellectuelles » (p. 22), notamment les enseignants ou les professionnels de la santé. Les chercheurs précisent aussi que les départs ne sont pas dus à un déficit de formation, car les deux tiers des journalistes ont un diplôme reconnu et la grande majorité un type de formation longue qui combine plusieurs diplômes.

Les raisons des départs

- 6 Pour expliquer les départs des journalistes et approfondir les causes déjà identifiées, les auteurs reviennent, dans le chapitre deux, sur les notions de désenchantement et de perte de sens. Le métier de journaliste est souvent associé à un métier-passion ou à une vocation par les participants à l'enquête : ceux-ci rêvaient de parcourir le monde, à la recherche de la vérité, indépendamment de toute influence politique ou économique, un peu comme le personnage de Tintin ou d'autres représentations populaires contenues dans des films ou des romans. Mais surtout, ceux-ci croyaient que le journalisme était un métier qui portait en lui une certaine utilité sociale : celle de débusquer les injustices, d'éduquer les gens, d'améliorer les conditions de vie du plus grand nombre, etc. Beaucoup, en somme, assimilaient le journalisme en général au journalisme d'enquête ou d'investigation, nécessitant de longues périodes d'un travail passionnant sur un même sujet, visant à reconstituer l'authenticité des faits, pour compléter le travail de la Justice et de la Police. Le premier choc est alors de devoir réaliser un travail qui ne correspond pas à ces représentations idéales. Des journalistes déplorent conséquemment le caractère répétitif d'un travail taylorisé, standardisé, sans grande plus-value : réécriture de communiqués de presse, interviews à la chaîne, production de contenus superficiels, etc.
- 7 Non seulement le métier est de plus en plus vidé de son sens, mais il est aussi de plus en plus difficile. Dans les dernières années, les horaires se sont allongés et le travail s'est intensifié, tandis que les salaires ou les tarifs à la pige, eux, n'ont pas été augmentés. Les journalistes se retrouvent alors à devoir en faire toujours plus, mais avec des rémunérations réduites. La précarité revient nécessairement sur bien des lèvres. Les participants ont obtenu un diplôme prestigieux pour finalement recevoir des rémunérations à peine décentes : 60 % des pigistes gagneraient à peine le SMIC. Ceux-ci

sont aussi ballotés de « piges en CDD, et de CDD en périodes de chômage » (p. 40), une précarité qui finit par provoquer de l'épuisement.

8 Dans le chapitre trois, les auteurs relient ces premières causes aux mutations plus générales de l'économie des médias, depuis la fin des années 1990. Ces mutations sont d'abord technologiques, avec l'avènement du numérique et des grandes plateformes, comme Facebook et Google, qui ont complètement accaparé le marché des revenus publicitaires en ligne. Cette perte de revenus, qui n'a pour l'instant pas été compensée par de nouveaux modèles d'affaires, a forcé les médias à « couper » dans leurs effectifs et à en précariser une partie.

9 Le numérique a aussi introduit une nouvelle temporalité dans les salles de rédaction, une temporalité ponctuée par l'accélération et l'intensification du rythme de travail. Chaque innovation introduite dans les salles de rédaction force les journalistes à devoir travailler toujours plus et plus vite pour suivre la cadence, en plus de subir la pression de rester toujours connectés pour ne pas manquer une alerte provenant de telle ou telle application. Le tout se conjugue à la pression implicite à acquérir perpétuellement de nouvelles compétences pour fournir l'article aux formats web, télé, radio, magazine, etc. Conséquemment : des journalistes passent plus de 80 % de leur temps devant leur ordinateur (p. 51). On est loin des aventures de Tintin...

La prolifération des symptômes d'épuisement

10 Ces conditions éprouvantes nuisent à la santé des journalistes. Les premiers symptômes sont souvent ceux d'une fatigue autant physique que mentale, mais aussi de plusieurs maladies psychosomatiques : trouble du sommeil, crises de larmes, stress intense. Les auteurs rapprochent ces symptômes d'une forme de souffrance au travail qu'éprouveraient de plus en plus les journalistes. Ceux-ci ne réagissent toutefois pas tous de la même façon face à cette souffrance : certains prennent du recul, tandis que d'autres se réinvestissent davantage par un sentiment d'invulnérabilité. Cette dernière posture peut conduire rapidement vers des cas de surmenage (de *burn out*).

11 Aux chapitres quatre et cinq, pour donner plus de profondeur à leur sujet, les auteurs complètent la parole des journalistes en faisant intervenir des médecins, psychologues ou professionnels de la santé. Les chercheurs définissent ainsi le *burn out* comme une « pathologie réactionnelle à un événement brutal ou à une dégradation continue des conditions de travail » (p. 60-61). Si le *burn out* survient donc bien souvent par surprise, celui-ci est bel et bien la conséquence de plusieurs semaines, voire plusieurs mois de dégradation des conditions de travail. Cette dégradation est autant le résultat d'une surcharge de travail que d'un manque de considération de la part des gestionnaires qui vont souvent dénier les symptômes : une journaliste explique par exemple que son supérieur a remplacé « burn out » dans son compte rendu annuel par « petit coup de barre de fin d'année » (p. 62).

12 Dans le chapitre cinq, les chercheurs analysent pourquoi les femmes journalistes sont plus susceptibles de subir un *burn out*. La première cause est l'impossible conciliation travail-famille. Les jeunes femmes journalistes ont l'impression de devoir mettre sur pause pendant des années leur vie personnelle pour se consacrer corps et âme à leur média. Élever un enfant – ou simplement en vouloir un – devient, dans ces conditions précaires, très difficile. Certaines journalistes doivent alors compter sur le salaire de leur conjoint, ce qui les place dans des situations de vulnérabilité et de dépendance.

13 Le deuxième point est celui de la discrimination de genre. Les auteurs expliquent qu'un bon nombre de salles de rédaction sont plombées par une atmosphère de sexisme

ordinaire : discrimination à l'embauche, écarts de salaire, plafond de verre, affectations moins prestigieuses, mais aussi commentaires ou gestes dégradants de la part des collègues ou des supérieurs. Ces derniers phénomènes sont d'autant plus éprouvants qu'ils sont quotidiens : les remarques sur le physique ou encore sur la manière de s'habiller sont régulièrement proférées par les mêmes gestionnaires qui sont protégés par leurs confrères masculins.

- 14 Dans le chapitre six, les auteurs se demandent finalement comment se reconvertissent les anciens journalistes qui ont quitté le métier. Il y a d'abord ceux qui gardent un pied dans le journalisme pour commencer une nouvelle formation qui a plus de sens pour eux. Beaucoup se reconvertissent vers l'enseignement pour retrouver un peu « d'utilité sociale » (p. 83). D'autres choisissent plutôt le domaine des communications, notamment en devenant attachés de presse ou rédacteurs de communiqués. La plupart des reconversions entretiennent une forte proximité avec le journalisme, c'est le cas de ceux qui se lancent dans l'écriture de livres ou d'essais. Dans tous les cas, très peu d'anciens journalistes coupent leur lien avec le métier de manière définitive : beaucoup conservent en effet un certain espoir de revenir dans le milieu et plusieurs continuent à écrire des pages par simple « hobby » (p. 88).

Quelques réflexions critiques pour aller plus loin

- 15 Dans leur conclusion, les auteurs déclarent que leur méthodologie ne leur permet pas d'émettre des jugements trop radicaux concernant le futur du métier de journaliste. Ceux-ci s'en tiennent donc à quelques remarques sur la « dureté des temps » ou encore sur le « climat de défiance » exprimée par « la société en général » (p. 91). Travaillant moi-même sur la souffrance au travail des journalistes, mais au Québec (Canada), il me semble que les constats élaborés par les auteurs ainsi que leurs analyses mériteraient d'être approfondis, d'autant qu'ils ne prennent pas assez leur distance vis-à-vis des représentations qu'ont les acteurs du secteur : employeurs, employés, cadres, gestionnaires, etc.
- 16 Ainsi, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse, les auteurs auraient pu suggérer que les causes du *burn out* résultent notamment de l'alliance objective existant entre sciences de gestion et une certaine psychologie positive. Les gestionnaires des médias ont en effet tendance à invisibiliser la souffrance au travail des journalistes, en la reléguant dans la sphère privée ou encore en la considérant comme une fragilité qui relève de la responsabilité individuelle du travailleur ou de la travailleuse. Or, il ne faut pas oublier que ces postulats managériaux sont supportés par tout un pan de la littérature scientifique en psychologie positiviste, qui affirme que certains travailleurs et travailleuses pourraient être prédisposés à souffrir au travail, parce qu'ils possèdent, par exemple, une faible stabilité émotionnelle. En effet, dans mes recherches, j'ai parlé à plusieurs journalistes qui m'ont expliqué comment leurs gestionnaires faisaient venir des « psychologues spécialisées en relations de travail » dans les salles de rédaction, ces derniers animaient alors des ateliers sur la meilleure manière de gérer son stress ou de supporter la douleur. Les journalistes fuyaient d'ailleurs comme la peste ces ateliers qu'ils jugeaient infantilisants. Or, les auteurs, puisqu'ils s'appuient sur le témoignage de nombreux professionnels de la santé pour définir certains concepts comme celui de *burn out*, auraient pu souligner l'ambivalence et surtout la violence symbolique que contient une certaine littérature en psychologie positiviste du travail.
- 17 Le deuxième point aveugle du livre concerne le syndicalisme. Le mot « syndicaliste » n'apparaît lui-même que deux fois dans l'étude, et ce de manière marginale par rapport au propos principal. Pourtant, lorsqu'une recherche aborde les problèmes psychiques des

travailleurs et des travailleuses, il me semble important que les chercheurs proposent des pistes de solutions collectives pour réduire les risques de pathologies, par exemple, en se référant aux travaux en sciences sociales montrant que l'action collective permet de réduire les Risques Psychosociaux (RPS). Or, si l'on exclut certaines remarques bienveillantes des auteurs sur la nécessité de prendre soin de soi en quittant temporairement ou non le métier – « il y a une vie après le journalisme » (p. 14) – cette possibilité de s'émanciper est absente du livre.

18 Les cinq dernières pages de l'ouvrage sont par ailleurs consacrées à des entrevues avec des gestionnaires qui émettent quelques recommandations, par exemple l'importance des « rendez-vous *feedback* » (p. 100). Les auteurs auraient pu consacrer ces mêmes pages à des organisateurs ou à des syndicalistes spécialisés sur les questions de santé et de sécurité au travail. De manière générale, on peut regretter que les auteurs ne mentionnent pas les réponses syndicales aux phénomènes de déclin de la santé mentale, notamment la possibilité de créer des campagnes politiques sur le sujet. Ainsi, en ce qui concerne le cas du Canada, lors de son dernier congrès annuel en janvier 2022, la Fédération nationale des communications et de la culture (FNCC), la plus grande fédération syndicale dans le domaine des médias au Canada, a notamment voté un mandat qui encourage ses membres à dénoncer les climats toxiques observés dans les milieux de travail. La fédération s'est aussi engagée à cartographier les rapports de pouvoir dans les salles de rédaction et à offrir une boîte à outils pour ses membres voulant intervenir collectivement sur ce sujet.

19 Faisant face à un déclin de leur santé mentale, semblable à celui mis en évidence par les auteurs dans le cas français, les journalistes du Québec ont, par exemple, créé de multiples mouvements de dénonciations envers les climats toxiques des salles de rédaction entre 2020 et 2021¹. Ces mouvements visaient spécifiquement les cadres qui adoptaient des comportements machistes et sexistes envers leurs employés². On pourrait croire que ces mouvements sont individualistes ou moralisateurs, or si on les envisage comme des enjeux collectifs, ils peuvent être articulés dans des campagnes syndicales ou associatives d'envergure qui peuvent changer le rapport de force dans les salles de rédaction. De telles mobilisations sont, selon moi, nécessaires pour rendre au journalisme ses lettres de noblesse : celles d'un métier essentiel pour stimuler la recherche de la vérité dans toute collectivité.

Notes

¹ J'ai analysé ces mouvements dans l'article suivant : Lamoureux, S. (2021). Pour en finir avec les « régimes de terreur » dans les médias. *Ricochet*, 16 mars.

² Les auteurs parlent de ces mouvements, mais de manière très prudente. À la page 99, ceux-ci mentionnent que : « La dénonciation par les femmes des discriminations et du plafond de verre aurait déjà donné lieu dans beaucoup d'entreprises à des réponses, qui devraient porter leurs fruits. »

Pour citer cet article

Référence électronique

Samuel Lamoureux, « Jean-Marie Charon et Adénora Pigeolat, *Hier, journalistes. Ils ont quitté la profession* », *La nouvelle revue du travail* [En ligne], 20 | 2022, mis en ligne le 12 avril 2022, consulté le 31 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/nrt/11789> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/nrt.11789>

Auteur

Samuel Lamoureux

Université du Québec à Montréal

Articles du même auteur

**Michael L. Siciliano, *Creative Control. The ambivalence of work in the culture industries*,
Columbia University Press, 2021, 300 p.** [Texte intégral]

Paru dans *La nouvelle revue du travail*, 19 | 2021

Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.